



# Rain man

de Barry Levinson

## Fiche technique

**USA - 1989 - 2h13**

Réalisateur :

**Barry Levinson**

Scénario :

**Barry Morrow**

**Ronald Bass**

Image :

**John Seale**

Montage :

**Stu Linder**

Musique :

**Hans Zimmer**

Interprètes :

**Dustin Hoffman**

(Raymond Babbitt)

**Tom Cruise**

(Charlie Babbitt)

**Valeria Golino**

(Susanna)

**Jerry Molen**

(Dr. Bruner)

**Jack Murdock**

(John Mooney)

**Michael D. Roberts**

(Vern)

**Ralph Seymour**

(Lenny)



## Résumé

A la mort de son père, Charlie Babbitt, homme d'affaires pressé, hérite d'une vieille Buick qu'il convoitait depuis longtemps mais se voit spolié de quelque trois millions de francs versés à l'Institution psychiatrique Wallbrook au profit d'un bénéficiaire anonyme. Charlie se rend à Wallbrook et découvre

l'heureux bénéficiaire. Il s'agit de Raymond, savant autiste, celui qu'il appelait dans son enfance Rain Man, qui représente ses seuls souvenirs heureux et qui n'est autre que son frère.

## Critique

Dix minutes plutôt conventionnelles constituent l'amorce du récit,

**L E F R A N C E**

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

genre morceau de bravoure avec numéro d'acteur. Levinson sait faire ça, mais il sait avant tout établir le contraste avec ce qui suit : comme dans **Good morning, Vietnam** où les règles du spectacle (spectacle du récit et spectacle offert par le film lui-même) ne masquaient pas l'essentiel, où émotion et réflexion l'emportaient sur l'événementiel. Ces premières minutes définissent l'univers d'un certain Charlie Babbitt, petit entrepreneur, jeune, peu regardant sur les méthodes, charmeur mais pas très sympathique - un rôle où Tom Cruise excelle mais qui le condamne bien vite à n'être que le guide et le faire-valoir de l'autre héros, Rain Man - ou plus exactement Raymond : un Dustin Hoffman toujours excellent dans les personnages marginaux, ou déplacés, ou déviants. Il incarne ici un être à côté, presque emmuré dans son propre univers, dans son handicap. Présenté (un peu légèrement du point de vue conceptuel) comme un "surdoué autiste", Raymond est prisonnier des rituels qui régissent sa vie quotidienne, de son goût maniaque pour les horaires précis, d'un langage répétitif, de ses habitudes protectrices et du regard que les autres portent sur lui. Ses aptitudes à la communication restent en friche, de même que ses dons exceptionnels pour les chiffres et sa mémoire phénoménale. (...) L'alternance entre les bavardages qui tentent de recouvrir la réalité complexe au moyen de discours clarificateurs, et les temps forts du film qui sont souvent des moments de silence, est une des réussites du travail de Levinson. Le réalisateur sait moduler les phases-clés de l'ac-

tion et les plans où ne s'impose qu'un regard, comme il sait jouer des variations d'intensité de la bande-son (et du choix magistral cette fois encore, des disques qui s'y intègrent). Les coups de cymbales sont trompeurs : ils sont rarement l'essentiel et le film évince les longs sanglots de violons. Il faut se souvenir de tout ce que dissimulait l'image frénétique du héros de **Good morning, Vietnam**. **Rain Man** est aussi une traversée géographique de l'Amérique d'est en ouest. On ne manquera pas d'évoquer le schéma du road movie. Et il est vrai que les paysages de ce trajet servent de cadre à un véritable voyage initiatique. La démarche est aussi profondément américaine que les caractères conférés au personnage incarné par Tom Cruise. Cette dimension de road movie fait partie des charmes, qu'on qualifierait de structuraux, d'un film qui séduit en outre par de nombreux faux détails comme la Buick de 1949 qui véhicule les deux héros, et qui prend un sens par rapport au récit (c'est la clef de la rupture ancienne entre Charlie et son père) et dans la symbolique. De même des éléments de décors deviennent de plus en plus significatifs comme l'omniprésente image télévisuelle dont l'insertion pourrait n'être qu'ironique et qui devient l'objet d'un judicieux et terrible recyclage de sa crétinerie et de sa magie. De même que les problèmes de langage et de communication de Raymond trouvent un écho dans ceux de la petite amie de Charlie, le travail d'intégration des imageries dans le film est souligné par le goût de Raymond pour la photographie - dont on

ne verra les résultats qu'au générique de fin. **Rain Man** est un film très riche et, au fond, un film très simple. Le récit n'est qu'un processus au terme duquel une communication parvient à s'établir entre deux individus - le point d'orgue est posé au premier sourire du personnage de Dustin Hoffman. Cette relation entre un faux adulte toujours assisté et un homme "normal" devient un processus d'humanisation non pas de l'être "anormal" mais du jeune Charlie qui découvre la tendresse là où il ne cherchait que les gains les plus vulgaires. En cela **Rain Man** est un film de notre époque - en cela résident probablement les raisons de son large succès.

Daniel Sauvaget  
*Revue du cinéma n°447- mars 89*

Des films comme celui-là, qui procurent autant de surprise que de plaisir, qui provoquent autant d'émotion que de jubilation, qui vous embarquent et ne vous lâchent plus jamais, on n'en voit pas cinq par an. Il y a dans **Rain Man** tout ce qu'on aime au cinéma : une idée forte, un mélange de gravité et d'humour, des images séduisantes et excitantes, et puis, élément essentiel de tout vrai grand spectacle de cinéma, de beaux personnages transcendés par des acteurs littéralement habités... Car, et vous ne pouvez pas aujourd'hui ne pas le savoir, dans **Rain Man**, il y a Dustin Hoffman. C'est lui qui a voulu le film. Il en a fait son chef-d'œuvre comme on disait jadis des Compagnons. Il en a même peut-être fait un chef-d'œuvre. Il ne compose pas, il *crée un*

personnage qui, dès que vous le verrez, vous sera aussi proche qu'un frère. Dustin Hoffman, c'est Raymond Babbitt. Raymond Babbitt est capable d'apprendre des milliers de noms avec leur numéro de téléphone en une nuit. Il peut décliner «identité de tous les joueurs de base-ball. Il est à même d'énumérer la liste complète des crashes et le nombre des victimes de toutes les compagnies aériennes. Un coup d'œil suffit pour qu'il puisse vous dire combien de cure-dents sont tombés d'une boîte. Il mémorise si vite et si bien les cartes à jouer qu'il peut annoncer, sans se tromper, celles qui vous restent en mains. Pourtant, malgré ces facultés intellectuelles extraordinairement développées, Raymond Babbitt est incapable de communiquer avec autrui. Il ne peut exprimer ses émotions ni regarder quelqu'un dans les yeux. Il fuit tous les contacts humains, rit hors de propos, soliloque bizarrement, adopte des conduites étranges et maniaques et se laisse submerger par de terribles angoisses aussi violentes qu'inattendues. (...) C'est finalement Barry Levinson qui signe la mise en scène de **Rain Man**, après que Martin Brest, Steven Spielberg et Sydney Pollack, eurent été pressentis. Passionné par ses personnages et par tout ce qui peut se passer entre eux plus que par le déroulement ordonné et logique d'une histoire, le réalisateur de **Diner**, du **Meilleur**, des **Filous**, du **Secret de la Pyramide** et de **Good Morning Vietnam** était l'homme de la situation. D'autant que ses films témoignent toujours d'une grande liberté de ton et d'une vraie chaleur. D'autant

aussi qu'il porte une totale admiration à l'alchimie du travail des acteurs (de Mickey Rourke à Dustin Hoffman en passant par Robert Redford, Richard Dreyfuss, Robin Williams et Tom Cruise, il a d'ailleurs pratiqué tous les styles, toutes les écoles...). Sa mise en scène sobre et raffinée à la fois est ici tout entière au service des comédiens. Entre humour et mélancolie, par touches subtiles, par des ruptures de ton fréquentes, par des montées d'émotion et des situations drôles qu'il sait remarquablement bien orchestrer, Levinson nous entraîne au cœur de cette relation peu banale entre ces deux hommes finalement tous les deux fermés au monde mais dont l'un est bien obligé de faire des concessions s'il veut arriver au bout de son voyage. **Rain Man** est une comédie dramatique traitée comme un road-movie, une équipée sauvage le long d'un ruban de bitume qui relie Cincinnati à Los Angeles et où les étapes, nombreuses, seront autant d'échelons dans l'instauration d'une compréhension, d'une complicité, d'une affection sinon d'un dialogue. Cette exaltante exploration de l'incommunicabilité n'était possible qu'avec deux acteurs qui pourraient en exprimer toutes les nuances les plus fragiles, toutes les variations les plus infimes. Et c'est peu de dire qu'Hoffman et Cruise le peuvent. Hoffman, on l'a dit, est une nouvelle fois époustouflant. Tête baissée, regard absent, mains bloquées sur la poitrine, vocabulaire minimal et répétitif, dans son pantalon trop court et son blouson trop bien fermé : il est tout simplement inoubliable. Il faut le voir n'avoir recours qu'à

des onomatopées («Oh-Oh»), être capable des heures durant de répéter «*The Future of Rock and Roll*», et piquer des crises de nerfs parce qu'on lui a donné des sous-vêtements d'une autre marque que celle qu'il porte habituellement... Avec un sens du détail confondant - qui renvoie bien sûr à son sens aigu du perfectionnisme - il atteint une incroyable vérité. Rarement (mais aussi dans **Mort d'un commis voyageur** qu'on peut voir actuellement) un acteur aura été aussi loin dans la maîtrise de son art - et du plaisir immense qu'elle peut nous procurer. Le talent de Levinson a été d'accorder autant d'attention à Raymond-Dustin Hoffman qu'à Charlie-Tom Cruise, comprenant bien que c'était là le moteur du film, dans cet apprentissage qu'ils font l'un de l'autre. **Rain Man** paradoxalement fonctionne sur la dualité, sur l'équilibre, sur l'échange-même... unilatéral. Charlie Babbitt qui, au début du film, ne communique avec son frère qu'en tapant dans ses mains et en l'insultant comme il le ferait avec un animal indocile, va petit à petit devenir quelqu'un d'autre. Changement insidieux mais irréversible et d'autant plus fort qu'aucun dialogue ne peut véritablement s'instaurer entre son frère et lui. (...) De leur complicité vient la grande qualité d'émotion de **Rain Man**. Une émotion brute, violente, durable que Barry Levinson a su capter et transmettre en marchant sur le fil des sentiments mais sans jamais tomber dans la sentimentalité. Et ce n'est pas le moindre de ses talents.

Michel Rebichon  
Studio n°24 - mars 1989



## Le réalisateur

Réalisateur, scénariste, producteur et même acteur, Barry Levinson étudie à l'American University de Washington, puis s'installe à Los Angeles, où il commence à écrire pour des émissions de télévision dont The Marty Feldman comedy machine. En 1976, Barry Levinson croise la route de Mel Brooks. Les deux hommes collaborent sur **La dernière folie de Mel Brooks**, réalisé par Mel Brooks et écrit par Barry Levinson, qui apparaît également dans le film, puis sur **Le grand frisson** avec la même répartition des rôles.

Désormais lancé, Barry Levinson signe notamment le scénario de **Justice** pour tous de Norman Jewison (1979) pour lequel il est nommé à l'Oscar, avant de passer lui-même derrière la caméra en 1982. Ce sera pour **Diner**, féroce comédie satirique située dans sa ville natale de Baltimore, dont il signe une nouvelle fois le script avec une nouvelle nomination à l'Oscar à la clé. En 1984, Barry Levinson dirige Robert Redford et Robert Duvall dans **Le meilleur**, avant de cibler un public plus jeune avec **Le secret de la**

**pyramide** écrit par Chris Columbus. La consécration, Barry Levinson la connaît en 1988 avec **Rain Man**. Succès public et critique, le film cumule les Oscars de Meilleur film, Meilleur réalisateur, Meilleur acteur (pour Dustin Hoffman) et Meilleur scénario. **Rain Man** est également nommé dans quatre autres catégories (dont Meilleure bande originale pour la mélodie d'Hans Zimmer) et permet à Tom Cruise de confirmer son potentiel dramatique.

Désormais réalisateur en vue à Hollywood, Barry Levinson enchaîne sur le drame historique **Avalon** en 1990 (pour lequel il endosse pour la première fois le costume de producteur), **Bugsy** en 1991 et **Toys** en 1992, qui ne remporteront pas le succès escompté. Il faut attendre 1994 pour voir Barry Levinson renouer avec le public grâce à **Harcèlement**, thriller érotique opposant Michael Douglas à Demi Moore. La même année, Barry Levinson signe la comédie dramatique **Jimmy Hollywood**. Le réalisateur retrouve ensuite Dustin Hoffman à trois reprises avec **Sleepers** en 1996, **Des hommes d'influence** en 1997 et **Sphere** en 1998. Aussi à l'aise dans la satire politique que dans le film de

science fiction, il se replonge dans le drame en 1999 avec **Liberty Heights** puis en 2000 avec **An everlasting piece**. Également producteur (de **Donnie Brasco** et **En pleine tempête** notamment), Barry Levinson dirige Bruce Willis et Billy Bob Thornton en 2001 dans la comédie dramatique **Bandits**.

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

## Filmographie

<b>Diner</b>	1982
<b>An Everlasting piece</b>	
<b>Le Meilleur</b>	1984
<b>Le Secret de la pyramide</b>	1985
<b>Good morning Vietnam</b>	1987
<b>Les Filous</b>	
<b>Rain Man</b>	1989
<b>Avalon</b>	1990
<b>Bugsy</b>	1991
<b>Toys</b>	1992
<b>Harcèlement</b>	1994
<b>Jimmy Hollywood</b>	
<b>Sleepers</b>	1996
<b>Des hommes d'influence</b>	1997
<b>Sphere</b>	1998
<b>Liberty Heights</b>	1999
<b>Bandits</b>	2001
<b>The Colonel and Me</b>	2003
<b>Henry's list of wrongs</b>	
<b>Envy</b>	2004
<b>A view from the bridge</b>	2005
<b>Man of the year</b>	
<b>What just happened ?</b>	

### Documents disponibles au France

Positif n°337

**Pour plus de renseignements :**  
 tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)